

# LA QUESTION SOCIALE

REVUE DES IDÉES SOCIALISTES

ET DU

MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE DES DEUX MONDES

*Paraissant une fois par mois*

Sous la direction de P. ARGYRIADÈS

---

Tome premier --- (janvier-décembre 1885)

---

PARIS

Rédaction et Administration provisoires :

5, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 5

LA  
**QUESTION SOCIALE**

Revue des Idées Socialistes

ET DU

MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE DES DEUX MONDES



EN AVANT!

LA

# QUESTION SOCIALE

## Revue des Idées Socialistes

ET DU

### MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE DES DEUX MONDES

AVIS

*Tous nos dépositaires de province et de l'étranger sont priés de nous envoyer au plus tôt le montant des numéros vendus, afin de s'éviter des retards dans les expéditions.*

Ceux de nos amis à qui nous envoyons ce numéro à titre d'essai et qui ne nous le renverront pas dans la quinzaine, seront considérés comme abonnés. En conséquence nous ferons toucher par la poste après une quinzaine.

Voir à la dernière page la prime offerte à nos abonnés.

### L'INTERNATIONALE ET LES CHINOIS.

II

Une émigration forcée qui se fait dans de pareilles conditions ne peut avoir qu'une très faible importance au point de vue du mélange des races et des transformations sociales. Sans espoir pour eux-mêmes, sans familles qui peuvent les aider à vivre, — car on a rarement l'humanité d'emporter des femmes avec des travailleurs mâles, — les malheureux coolies dépérissent peu à peu ; ils meurent sans laisser de traces de leur séjour. Parfois ils se révoltent, et les planteurs se donnent alors la joie de les massacrer, ou bien la manie du suicide s'empare d'eux, et chaque matin les surveillants ont à en décrocher des douzaines pendus en grappes aux branches des arbres.

Toutefois, les populations chinoises du littoral, averties du sort qui attend les « engagés » de leur race sur les plantations étrangères, se tiennent de plus en plus sur leurs gardes, et le vol des travailleurs ne

de ci-devant radicaux arrivassent au pouvoir pour nous stupéfier à ce point.

On croyait rêver vraiment, en voyant, l'autre dimanche, ces policiers infâmes, se précipiter comme des bêtes fauves sur les socialistes désarmés, tuant des enfants et éventrant des femmes. On est fixé maintenant, sur la manière d'agir des républicains envers le peuple. Ils ont surpassé les monarchistes dans leur férocité.

Pourquoi en serait-il d'ailleurs autrement ? Les monarchistes défendaient autrefois des privilèges établis en faveur d'une classe. Les républicains bourgeois ne font pas autre chose aujourd'hui en massacrant les prolétaires.

Tant qu'on ne détruira pas la propriété individuelle et qu'il n'y aura pas égalité sociale, ces faits se renouvelleront à l'infini, malgré toutes les promesses de liberté avec lesquelles on berne le peuple.

Mais, quand celui-ci, las de l'éternelle oppression, voudra venger le sang versé, il n'aura plus, au jour du réveil, à parlementer sur la vie de soixante-quatorze otages avec la classe ennemie ; mais, se souvenant des effroyables boucheries qui ont ensanglanté ses défaites, à appliquer en l'agrandissant, le talion justicier, aux bourgeois massacreurs.

P. ARGYRIADÈS.

---

## ITALIE

### Le Mouvement socialiste.

---

Beaucoup de vérités peuvent être niées, mais le progrès du socialisme dans tous les pays du monde civilisé est une de ces choses qu'on ne niera pas.

Il y a un double chemin par lequel le socialisme procède dans sa carrière triomphale, d'un côté il se développe et se détermine comme théorie, de l'autre il se répand et se propage parmi les masses comme instinct et aussi comme sentiment. Mais ce n'est qu'à un certain moment, qu'a lieu cette bifurcation du mouvement socialiste, c'est lorsqu'il devient assez fort pour rester renfermé dans les digues d'un parti et d'une classe.

Avant qu'il ait atteint ce degré de développement, ce sont peu d'hommes, recrutés au hasard dans les classes bourgeoise et ouvrière qui se chargent — et il faut ajouter, avec l'enthousiasme du premier élan — de l'élaboration théorique et de la propagande pratique du socialisme. Naturellement, ils ne réussissent qu'à demi dans l'un et dans l'autre exploit.

Tel a été à peu près le mouvement socialiste en Italie jusqu'à présent. Il y avait des jeunes gens très intelligents et même très ins-

truits, il y avait des ouvriers très dévoués, très enthousiasmés et l'enthousiasme était même le caractère commun pour ainsi dire, le trait d'union entre les socialistes. Il y avait, enfin, des socialistes, il n'y avait pas encore le socialisme. Car le règne du socialisme en Italie commence seulement à présent.

Je dis le règne du socialisme pour exprimer l'idée que le socialisme est devenu désormais une *force* avec laquelle il faut que le gouvernement et la bourgeoisie comptent. Je veux ainsi dire qu'étant donné l'impulsion, le mouvement se continue automatiquement et se propage par sa propre vertu. On peut dire en paraphrasant un ancien *moffo* italien, que le socialisme *fa da si* — ainsi le mouvement des paysans de la province de Venise dans ces derniers temps, et des paysans de Mantoue aujourd'hui, sont le résultat de ce développement spontané, je dirais presque souterrain, qui se produit dans le socialisme, et qui, bien que commencé depuis très peu de temps, donne déjà des fruits. Vous savez sans doute quelle extension a pris cette année l'agitation agraire dans la province de Mantoue; quoique, officiellement, elle n'eût d'autre but que celui de réclamer pour le pauvre paysan, dont le salaire ne surpasse pas *60 centimes par jour*, une addition de peu de centimes, pourtant les idées socialistes étaient bien répandues parmi ces paysans qui s'étaient formés un *décatalogue socialiste* très spirituel et très révolutionnaire reproduit *in extenso* par le *Messagièro* de Rome; vous savez tout cela et probablement vous savez aussi — ce qui est très important si l'on veut juger bien la situation — que les paysans de Mantoue ne sont pas les plus malheureux de l'Italie et justement cette année, à l'approche de la saison du travail, ils ne pouvaient pas se plaindre d'une misère autre qu'extraordinaire. Même ceci a été l'argument dont les propriétaires se sont servis pour obtenir du gouvernement la répression violente et brutale par les arrestations en masse et par mille actes despotiques.

Les paysans de Mantoue, quoiqu'ils ne soient pas les plus malheureux, ne sont pas assez nombreux pour penser à se révolter dès qu'ils auront conscience de leur situation. Et cette conscience ils l'ont déjà acquise en sortant de leur pays dans les années passées.

Retournés chez eux, ils étaient plus éveillés, plus instruits de leurs droits. Comme le paysan irlandais ils ne veulent plus — et peut-être ils ne peuvent non plus — errer dans le monde pour y chercher du travail et des moyens de subsistance; ils ont compris qu'ils ont sur le sol qu'ils travaillent chez eux, un droit qu'aucun despotisme militaire ne peut leur retirer; pour peu qu'ils s'y mettent résolûment, leur exemple sera suivi par les paysans de la Calabre, des Abruzzes, du Milanais, enfin par tous les parias de la campagne et par ceux des villes encore. Voilà ce qui se prépare! Sans doute le gouvernement

ayant jeté la consternation dans une province qui est maintenant en état de siège, consternation aggravée par les arrestations, les procès, les condamnations et la prohibition des collectes en faveur des détenus. Le gouvernement ayant aussi aggravé la misère de ces pauvres gens, réussira à dompter pour cette fois l'agitation. Mais, qui garantit que les paysans de Calabre ne se révolteront pas l'année prochaine? J'ai parcouru dernièrement ces lieux-là et je vous assure que les paysans Calabrais, si une fois ils s'y mettaient, pourraient bien faire passer un mauvais quart-d'heure à la bourgeoisie.

Dans ces campagnes qui appartiennent pour des dizaines de kilomètres à un *seul* propriétaire qui est maire, député et roi, le souvenir des brigands, de ces hommes hardis qui méprisaient les lois n'est pas encore éteint, tant sont grandes les sympathies et les traditions qu'ils ont laissées dans les populations de ces contrées. Là, l'incendie de la Révolution sociale une fois allumé, ne s'éteindra pas facilement. On le verra bien !

En attendant, il faut que les socialistes d'Italie se préparent de leur mieux pour la lutte.

Lorsque le peuple descend dans la rue on ne peut pas rester chez soi.

Eh bien ! jusqu'à présent, on a agi de la sorte, lorsque le peuple était tranquille chez lui, les socialistes sont descendus dans la rue, c'est-à-dire ont organisé bandes, conspirations, etc., lorsqu'au contraire le peuple manifestait l'idée de se révolter, les socialistes sont restés chez eux, de là dérive principalement le manque de communication entre les socialistes et le peuple, c'est-à-dire le manque d'union dans le développement du socialisme dans les masses.

Eh bien ! maintenant que le socialisme a grossi ses rangs, qu'il a gagné du terrain parmi le petit nombre d'hommes qui étudient sérieusement et loyalement les questions sociales, en Italie, il y a plus d'une jeune intelligence, très forte même parmi les professeurs libres de l'Université, qui est acquise au socialisme, et de l'autre côté il s'est, avec plus de vitesse qu'on n'aurait pu l'espérer, répandu dans les masses, il faut donc que les socialistes se rendent compte des devoirs que la nouvelle situation et la marche des événements leur imposent.

Lorsque je parle des socialistes, il est bien entendu que je parle des révolutionnaires. Les députés socialistes qui s'excusent de l'accusation d'avoir fomenté l'agitation des paysans de Mantoue, en constatant *qu'ils n'ont pas même été sur les lieux*, ceux-ci n'ont rien à voir dans la question.

Je parle donc des socialistes révolutionnaires, ou comme on les désigne plus sommairement des anarchistes, qui paraissent dans cet instant, vouloir entrer dans une nouvelle période d'activité et de vie

comme le démontrerait la publication de deux journaux anarchistes qui se publient l'un à Naples « *Il Piccone* », et l'autre à Ancône qui remplace « *l'Intransigeante* » de Venise qui vient de cesser sa publication.

Que nos amis soient unis et persévérants et qu'ils tâchent de se trouver toujours *au milieu de la foule*; et nous ne tarderons pas à nous délivrer de ce tas d'exploiteurs qui ont su rendre endémique au monde la misère et le servage.

S. MERLINO.

---

### HOLLANDE

---

Amsterdam, 28 mai 1885.

Il y a sept ans qu'un nombre relativement restreint de citoyens, membres, pour la plupart, de la section hollandaise de l'Internationale se réunirent à Amsterdam et adoptèrent comme conclusions la fondation d'une Union socialiste démocratique néerlandaise. Le programme de l'Allemagne fut adopté, avec de légères modifications, comme base d'organisation de l'Association en Hollande. Pendant ce temps, notre vaillant agitateur F. Domula, l'ex-ministre luthérien, lançait le journal hebdomadaire *Recht vor allen* (Droit pour tous). Depuis ce temps, notre parti fit des progrès si remarquables que nos ennemis les bourgeois, oppresseurs des travailleurs, commencèrent à concevoir des craintes. Ni l'Union ouvrière *Patrimonica* (corporation nationale réactionnaire); ni l'Union néerlandaise des travailleurs (Association d'ouvriers inféodés aux idées bourgeoises), ni aucun autre parti socialiste ne purent empêcher nos idées de se répandre sur tous les points du pays. Dans les provinces septentrionales surtout, chez le laboureur villageois aussi bien que chez le martyr de l'industrie, dans les villes, l'apparition de nos principes fit naître l'espérance par ces temps de misère. Malgré les moyens infâmes de la bourgeoisie, malgré les intrigues de la police pour nous empêcher de nous réunir, malgré tous les efforts de la coalition cléricale qui excitait contre nous les foules ignorantes et fanatiques, les progrès du socialisme en Hollande si encourageants pour nous, si effrayants pour nos ennemis, suivirent leur marche malgré l'Union du parti anti-socialiste formant une masse réactionnaire pour nous exterminer.

Efforts inutiles ! Notre parti est constitué si véritablement, notre organisation est si forte, que nous comptons en peu d'années posséder le plus grand nombre des compagnons de toutes les unions ouvrières dans ce pays. A présent, *notre organe paraîtra deux fois par semaine*; nous avons notre propre imprimerie nommée « *Excelsior*, »